

Guy Bordes (1933-2014)



Un grand merci du CIRA Limousin !

Guy Bordes, animateur de *L'OURS* (Office universitaire de recherches sociales), est décédé d'un cancer chez lui, à Samatan (Gers), le 29 décembre 2014.

Fils d'instituteurs, il était né le 17 décembre 1933, à Iviery (Aisne) ; il avait un grand-père maternel élu député du Front populaire en 1936. Maître d'internat, il entreprend des études de lettres. Sursitaire, il est rattrapé par la guerre d'Algérie. En 1959, il est envoyé pour 28 mois de service national en Kabylie. Cette expérience de petit gradé le marque durablement et son couple n'y résiste pas. À son retour, en 1961, divorcé, il est nommé au lycée de Saint-Quentin. Il se remarie presque aussitôt, mais divorcera à nouveau neuf ans plus tard. Il reprend des études et soutient, en 1969, une maîtrise de lettres à Paris : « Position des "philosophes" d'après la presse du directoire : le combat rationaliste dans *La Décade philosophique* » [héritage des Lumières au moment de la Révolution].

En 1967, Guy Bordes entre au CEDEP de Pierre Mauroy [Centre d'études et de Promotion, rival du CERES de Chevènement], qui s'est donné pour tâche de rénover la SFIO, sur le plan idéologique et politique. Au lendemain de la création du nouveau Parti socialiste, il devient premier secrétaire de la section de Saint-Quentin, et secrétaire adjoint de la fédération de l'Aisne. Il adhère à *L'OURS* (créé en juin par Guy Mollet), au cours des grandes vacances 1969, séduit par un programme qui mêle études doctrinales et historiques. Est-il paradoxal que cet admirateur de Camus se soit senti à l'aise dans une association créée par l'ancien président du Conseil ? Il ne défend pas sa politique algérienne mais, confie-t-il 25 ans plus tard, « l'homme m'a plu, ses idées et ses projets aussi ». Dans l'équipe réunie autour de lui, il se trouve en communion de pensée avec Claude Fuzier. Au congrès d'Épinay (1971), il est actif dans le courant Bataille socialiste (BS).

À l'été 1971, il effectue un premier voyage au Chili, dirigé depuis quelques mois par Allende ; il y retourne l'année suivante, accrédité par son courant BS, et rencontre les différents acteurs politiques. Il est pessimiste sur les chances de la « voie chilienne vers le socialisme ». L'application du programme de nationalisations de l'Unité populaire face aux multiples obstacles intérieurs et extérieurs lui semble comporter d'insurmontables risques de conflits. Il entreprend une thèse de sociologie rurale sur la réforme agraire de

l'Unité populaire sous la direction de Michel Cépède. Le coup d'État de Pinochet en septembre 1973 y met un terme. Cependant, ses recherches ont nourri plusieurs articles dans *L'OURS*, la *Bataille socialiste* et en mai 1974 une note de synthèse parue dans un numéro de la revue *Économies et sociétés* (Cahiers de l'Institut de science économique appliquée série AG n° 12). Il a fait au Chili la connaissance de sa troisième épouse, Bernadette, avec laquelle il a trois enfants.

Nommé en 1972 au collège d'Aulnay-sous-Bois, il se rapproche de l'équipe de *L'OURS* : il en sera membre du conseil d'administration jusqu'en 2011.



Mais le militantisme politique, dans un courant qui pose inlassablement la question « pouvoir pour quoi faire ? » dès lors que le Programme commun de gouvernement de la gauche lui semble inapplicable dans les conditions actuelles de préparation des esprits au socialisme, est pour Guy Bordes moins important que l'approfondissement de la réflexion sur la doctrine, sur l'histoire, sur la société telle qu'elle est. En 1973, il prend en charge le cycle X (« Théorie du parti », 6 études) des cours par correspondance de *L'OURS*, et l'année suivante, le cycle XII (« Littérature et société », en 24 études). Quelques années plus tard, ces cours sont respectivement publiés dans les *Cahier et revue de L'OURS* n° 67 et 81. La même année, il participe au numéro spécial n° 48 sur « L'Expérience Allende ».

Professeur de lettres, Guy Bordes est également au lycée d'Aulnay un animateur culturel dynamique (Ciné-club, théâtre). Quand il déménage au collège de Samatan, en 1977, il s'investit dans les activités du foyer rural pour dynamiser la vie locale. Il crée la Semaine verte, en 1980 et prend part à une multitude de manifestations : art contemporain, cinéma, théâtre... Il développe le ciné-club en créant deux emplois. Le

festival de théâtre d'été, qui rencontre aujourd'hui un franc succès, est devenu une véritable institution locale. Metteur en scène, avec la troupe du *Théâtre de l'épingle*, il a la joie de voir ses trois enfants réunis sur scène. Il initie le festival Sam' Africa. Il préside le Foyer rural de 1987 à 2007. En 2011, il publie dans le hors-série n° 54-55 de *L'OURS*, « Recherche socialiste », un article intitulé « Samatan (Gers) : une campagne en mutation », dans lequel au prisme du développement de ce gros bourg et des évolutions de sa vie culturelle, il décrit les mutations des campagnes, entre ruralité et urbanisation, anticipation des élus et attentes des habitants.

La pente anar

Malgré son éloignement de Paris, Guy reste un collaborateur fidèle de *L'OURS*, et ne manque jamais les assemblées générales. Un temps militant du PS à Samatan, il s'en éloigne petit à petit, et comme il l'écrira : « je verse sur ma pente anar, qui est pour moi, selon le vœu de Gide, la seule pente montante. » Il ne retrouve plus au PS l'expression d'un message politique qu'il aurait souhaité davantage critique à l'égard de l'exercice du pouvoir, mais se réjouit de voir de jeunes chercheurs le rejoindre, et continuer à s'intéresser à l'histoire ouvrière et sociale.

Guy, discret, pudique, était un lecteur attentif et un passeur. Depuis les années 70, dans un éventail de publications de *L'OURS* à la *Révolution prolétarienne*, il met l'accent sur la littérature prolétarienne, la mémoire ouvrière et sur l'histoire du mouvement ouvrier au sens large du terme. Il pilote un *Cahier et revue de L'OURS* « Regards sur l'anarchie » (n° 159, mars 1985), dont l'introduction propose une approche lexicologique pleine de surprises d'un mot qui « possède une charge affective qui occulte ce qu'il peut représenter dans le domaine des idées et des faits ». Dans les années 1990, il est responsable chez Stock de la réédition d'écrivains de littérature prolétarienne. Chez l'éditeur Plein Chant, qui publie une revue éponyme, il réalise en 1983 le n° 16-17 consacré à « Marius Noguès », paysan, écrivain et poète [Gers, 1919-2012], et, en 1998, il dirige un dossier sur « Michel Ragon parmi les siens ». Dans les *Cahiers Henry Poulaille*, il préface le numéro 10/2006 (correspondance Poulaille-Guillaumin). Il noue de nombreuses et fidèles amitiés dans ce milieu littéraire. Son intérêt pour la littérature prolétarienne n'est exclusif de rien. Sa curiosité est grande, et s'il a détesté le nouveau roman, comme la littérature de connivence ou qui surfait sur l'air du temps, il aime faire partager son plaisir de lecteur des romans de Camus, Le Clézio, Modiano, Jim Harrison, et de tant d'autres. De même, en peinture, en sculpture, il n'a pas d'œillères.

Guy Bordes écrit également des nouvelles et des poésies, nourries de ses expériences et notamment de la guerre, entre autobiographie et fiction. Son style tout en retenue, à la recherche du mot juste, sans gras, presque froid, sert des récits de vie qui mettent le lecteur au plus proche des sentiments vécus. Dans la revue *Brèves, anthologie permanente de la nouvelle* (n° 90, 2009), est publié « Fragments d'un journal »,

récit du quotidien d'un soldat mobilisé en Kabylie, chargé de surveiller un BMC [Bordel militaire de campagne]. La mini-revue (10,5 x 14,5 cm) *Borborygmes, revue de littérature et d'images*, accueille en 2010 (n° 18) son « Conte de Noël » dont l'histoire se situe aussi en Algérie, début 60, quand pour le soir du réveillon, le régiment attend la venue de la chanteuse Rita Morena. Ses nouvelles se nourrissent des petits faits de la vie, de leurs enchaînements aux conséquences parfois disproportionnées. L'ironie n'est jamais loin, le temps d'un sourire qui permet de garder espoir, ou d'un éclat de rire qui autorise tous les rêves, quand tout peut basculer en quelques secondes.

À l'occasion du XXX^e anniversaire de *L'OURS*, la revue (*Recherche socialiste* n°7, juin 1999) posait la question suivante : « Comment définir en 1999 le socialisme démocratique ». Dans sa réponse, après avoir fait remarquer que « l'expression socialisme démocratique est du point de vue sémantique inutilement redondante en français », et déclaré s'inscrire dans le courant libertaire du socialisme, Guy écrivait : « On voit par là que définir le socialisme est une tâche impossible. On ne peut que, modestement, indiquer une voie, celle qui, en l'état actuel de l'économie mondiale, donnerait leur chance aux idées qui cherchent à conjuguer développement économique et culturel avec la plus grande liberté individuelle possible. Ce qui revient à réévaluer le rôle de l'État en rapport avec les types d'organisation macro et microsociales, et donc à considérer la révolution de demain non plus comme une révolution totalitaire mais, ainsi que l'avait pressenti Félix Guattari, comme une révolution moléculaire. À ce prix seulement sera possible l'émancipation de l'humanité voulue par tous les théoriciens du socialisme, émancipation qui englobe son épanouissement culturel, le respect de son environnement et l'assurance de son bonheur matériel dans une société équilibrée où elle pourra effectivement assumer son destin. » Il ajoutait un post-scriptum bien dans sa manière : « On peut noter, à propos des voies de passage au socialisme, que la simple généralisation de l'application des lois actuelles sur les coopératives ouvrières de production (SCOP) assurerait un grand pas en avant. Se poser la question des raisons pour lesquelles la classe ouvrière ne s'est pas saisie de cette opportunité constituerait un préalable nécessaire, et à mon avis fort instructif, à un travail en profondeur qui aurait pour finalité de changer, *hic et nunc*, les modes de production. »

Sur le faire-part annonçant son décès, il a voulu que soit écrit « ancien combattant de la guerre d'Algérie », sans autre mention. Ces deux années l'avaient marqué à jamais, le rendant attentif à la complexité des situations politiques, et allergique aux discours déconnectés de réalités économiques et sociales. Guy Bordes ne se contentait jamais des idées préconçues.

Cher Guy, ta voix chaude et ton regard acéré sur l'actualité politique et culturelle nous manquent terriblement.

Frédéric Cépède